

# Vendredi Saint

**Sophie Reymond**  
Lausanne

*(Pas de texte précis, ici ou là des réminiscences libres).*

Il est des événements qui nous laissent sans voix : par leur absurdité, leur non-sens. Auquel on essaye de pourtant de donner un sens, dont on sait cependant qu'au final, il nous échappera encore. Et ne reste plus que la voix, et la voie de la 'contemplation' qui ne cherche plus tant de raison, mais à simplement se laisser saisir. Alors, méditons.

Des raisons à la mort d'un homme, on en trouve toujours. Pas de fumée sans feu, dit la sagesse populaire. Qui sème le vent récolte la tempête. Pour Jésus aussi, on en a trouvé. Pourquoi pas, d'ailleurs ? N'était-il pas un homme parmi d'autres hommes ? N'a-t-il pas été crucifié avec deux autres malfaiteurs, comme tout malfaiteur ? Il venait de cette Galilée à mauvaise réputation, c'était déjà mal parti ; il s'est attaqué au Temple ; il guérissait un jour de sabbat ; il mangeait avec n'importe qui ; sa renommée devenait menaçante ; il était arrogant, pardonnait les péchés à la place de Dieu, se prenait plus ou moins pour le Messie ; il était têtu, obstiné ...malfaiteur, malfaisant. Pas tant de délits graves ou inédits, mais dans le fond, il n'a eu que ce qu'il méritait, personne ne l'a obligé à aller à Jérusalem. Les disciples l'avaient bien prévu.

Oh ! Les autorités judiciaires avaient bien dit et redit : « Je ne trouve rien qui mérite condamnation en cet homme » (Luc 23,4 ; 13-15). Entre faiblesse et lâcheté, indifférence et appel au meurtre, on a condamné l'innocent avec les coupables, selon la justice des hommes. Justice des autorités dans le respect du droit, ou justice populaire, de la société, de la Realpolitik : il fallait qu'ils meurent. Procès de Moscou, de Ceaucescu, de Saddam Hussein...

Coupables réels et supposés, mais toujours une mise en scène, des motifs inavoués ou inavouables, des lynchages médiatisés qui ne ressortissent pas du seul respect du droit, ni de la dignité humaine. Nous vivons dans des états de droit, mais il faut encore sans cesse se battre pour que l'homme soit encore et toujours « présumé innocent », tant la pente au « présumé coupable » est naturelle et pregnante, voir le procès d'Outreau.

Une mise en scène aussi dans l'Evangile, ou plutôt une longue mise en récit, non pour condamner, mais pour sauver, mettre à mort les mécanismes de mort en les forçant à aller jusqu'au bout de ce dont ils sont capables, jusqu'à la mort de l'Innocent. Pour mettre en doute cette capacité à savoir de manière absolue où est le bien, où est le mal, alors que tout est mélangé. Pour que chacun trouve sa place, dans la vie de Jésus, dans sa mort. Qui vise aussi à stigmatiser, à travers l'interprétation des événements, cette pente incessante à rejeter la responsabilité sur l'autre, à « se laver les mains ». Pour Jésus, et au regard de l'histoire : au hasard, les Juifs. Oublions les Païens. Au hasard : le Sanhédrin. Oublions Pilate. Au hasard : les autorités. Oublions la foule hurlant « crucifie-le ». Au hasard : les adversaires qui complotent. Oublions le reniement de Pierre, qui s'enfuit. Non, pour l'Evangile, personne, d'hier à aujourd'hui, n'échappe d'entrée de jeu à une violence intrinsèque à l'homme envers son semblable : le début de l'histoire biblique, c'est le meurtre d'Abel. Et cette curieuse, crucifiante préférence entre deux malfaiteurs : Barabbas plutôt que Jésus. Eh oui ! Deux « fils du père »... : nouveau Caïn, nouvel Abel.

Que répondre à cela ? Jésus se tait pendant son procès. Parce qu'en son procès se joue tout autre chose : aucune réponse ne peut répondre de ce qui est fondamentalement en jeu, au-delà de toute cause, de toute apologie, de toute justification, de toute proclamation de culpabilité ou d'innocence 'historique'. « Mon royaume n'est pas de ce monde » : quels arguments avancer que le 'monde' pourrait alors entendre, lui qui juge selon ses propres lois (à juste titre) ? 'Mon royaume est le don de moi-même, à n'importe quel prix, que je ne peux justifier, sinon par l'amour de Dieu en moi ; je ne m'appartiens pas'. Il est une raison que la raison ne connaît pas, et à laquelle le monde résiste, contre laquelle il se révolte. C'est ainsi, c'est ce qu'on appelle le « péché ». Mais il est aussi un Don. C'est ainsi, c'est ce qu'on appelle la « grâce ».

Que tous soient finalement partie prenante, il ne pouvait pas en être autrement, car la seule raison à la mort de Jésus, c'est Jésus lui-même, qui ouvre à une autre voie. Une raison insensée : faire de sa vie une offrande sans retour, au monde, à la vie, à la mort. Nul n'aurait pu l'arrêter, arrêté cette absolue générosité, cette gratuité radicale qui ne s'adresse pas à l'un ou l'autre, qui ne pèse pas les arguments et les responsabilités, mais s'offre à tout le monde et ne veut que guérir par la miséricorde cette misère insondable du 'monde' à se perdre lui-même quand il se fie à lui-même, loin de Dieu.

Aucun verdict du monde n'aurait pu atteindre ce que la mort de Jésus a signifié : qu'en assumant la malédiction de la mort, il l'a retournée en bénédiction ; qu'en prenant sur lui la condamnation, il nous

rend à notre innocence. « C'est à peine si quelqu'un voudrait mourir pour un juste ; peut-être pour un homme de bien accepterait-on de mourir. Mais en ceci Dieu prouve son amour envers nous : Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs » (Rom 5,7-8).

À vrai dire, c'est totalement incompréhensible, proprement inconcevable (c'est ce dont rendent compte les textes bibliques quand ils usent d'un passif divin : « il fallait... » ou « aux temps fixés... »... : un événement qui échappe aux raisons et causes historiques, advient de lui-même, ou en raison de Dieu). Sinon dans la foi, avec foi : « scandale pour les Juifs, folie pour les païens » ('scandale' et 'folie' qui n'épargnent pas le 'chrétien').

Offrande d'une vie, jusqu'au pardon, qui est pardon : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ». Quand on tue un être humain, on sait très bien ce qu'on fait : on tue un être humain. Si on ne « sait pas ce qu'on fait » quand on tue un être humain, c'est qu'on ne sait pas ce qu'est un être humain : un fils (fille) de Dieu, qui lui appartient. Quand on sait qu'en tuant un être humain on tue un fils(fille) de Dieu, on ne sait pas qui est Dieu : le Vivant qui aime et pardonne. Le pardon est la seule réponse possible à la logique du 'monde'. Dans le Fils, et un Fils qui se sait à ce point fils qu'il peut dire, au moment de mourir : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font », l'extrême de l'offrande de soi. Qui, « tout fils qu'il était, a appris l'obéissance », ce qui veut dire ici que, sans revenir sur la vérité propre de son engagement, il laisse encore à Dieu son Père le soin de juger (d'accueillir, de recevoir, d'agréer) jusqu'à son offrande même.

N'anticipons pas sur la Résurrection qui, dans cette perspective, signifie la reconnaissance souveraine du Père de cet acte de total abandon, du courage de la foi, de la confiance, de la filialité. Ne réduisons pas non plus ce sentiment d'absolu abandon de Jésus par le Père : « Mon Dieu, pour quoi m'as-tu abandonné ? » (Dans Marc, il est écrit « *eis ti...* » ; en d'autres termes : « tu m'as abandonné, vers quoi, dans quel but... »). Jésus meurt abandonné, ce qui ne veut pas dire sans lien avec le Père, ni sans espérance, mais suspendue à Dieu seul. « Mon Dieu... », et non « mon Père ». Pour Jésus, à cet instant, le Père est le Dieu radicalement autre, insaisissable.